À tous les membres de l'Amicale

Cher(e) Camarade,

La parution de notre bulletin que vous recevez régulièrement chaque année entraîne des coûts élevés d'impression et d'expédition. Or, très nombreux sont ceux d'entre vous qui depuis plusieurs années ont négligé de verser leur cotisation.

Le conseil d'Administration de votre association souhaite vivement que tous ceux qui sont dans ce cas manifestent leur attachement aux liens et aux souvenirs que nous entretenons en versant leur participation : 15 €

Par chèque bancaire ou postal à l'ordre de l'ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENS ÉLÈVES DU LYCEE JEAN JAURÈS
à adresser à notre trésorier André Vieu, 6 chemin de Tournemire - 81100 CASTRES

C'est un appel ferme et décidé que nous vous lançons.

Merci de tout coeur par avance.

Le Conseil d'Administration

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
du 25 avril 2015
et ses suites

Après avoir fait observer une minute de silence à la mémoire des anciens élèves qui nous ont quittés depuis notre dernière assemblée, le président Pagès remercie ceux qui permettent la publication du Bulletin de notre association qui demeure pour nombre d'anciens élèves, dont certains sont éloignés de Castres, le lien privilégié avec leur ville et leur jeunesse.

Puis il donne lecture des courriers reçus et constate que si les témoignages reçus sont flatteurs et encourageants, il n'en reste pas moins que nous sommes dans le doute et l'expectative pour le devenir de l'amicale. En effet le faible nombre d'inscrits au banquet, moins d'une trentaine, un chiffre en chute libre, révèle que le renouvellement de nouveaux adhérents ne s'effectue plus et que le faible nombre de cotisants parmi ceux qui reçoivent le bulletin peut dans quelques temps mettre nos finances en péril.

Toutes ces questions doivent faire l'objet d'un débat au sein du Conseil d'Administration mais chacun est appelé à faire part de son avis, suggestions ou réserves auprès de notre secrétaire.

Après lecture du rapport moral, André Vieu présente le rapport financier et rappelle que conformément à la décision prise par notre précédente Assemblée Générale, le compte CCP a été clôturé ; ce rapport est approuvé à l'unanimité.

Le renouvellement d'une partie des membres du Conseil d'administration conduit à la réélection des membres sortants à savoir : Jean-Marie CROS - Jean Pierre GODARD - Alain LEVY - Alain PAGES - Annie PIOCHE - Alain PRADES - Yves SOULIE - André VIEU.

Le Conseil d'Administration s'est réuni les 17 juin et 20 octobre 2015 avec notamment pour ordre du jour les questions relatives à l'avenir de notre Association

Au cours de la réunion du 17 juin, Alain Levy a rappelé que la perte du nombre d'inscrits dans nos fichiers est due au décès de quantité de membres de l'Association. Il y a 35 ans nous comptions 1200 adhérents, actuellement nous sommes 700. Au vieillissement de ses membres s'est ajouté, à partir de 1973, le transfert au nouveau lycée de la Borde-Basse des classes de seconde à la terminale dans le temps même où la massification inéluctable de l'enseignement tendait à faire disparaître « l'esprit ancien élève ». Bien des associations serait heureuse d'avoir un fichier de 700 noms et il serait regrettable d'enterrer dores et déjà l'avenir au prétexte que le nombre des présents au banquet diminue. Un rapprochement avec l'Association des anciens élèves de la Borde-Basse qui existe semble nécessaire. Son président, Alain Roques, qu'il a contacté, entré au lycée en 1975, s'est montré favorable à une prochaine réunion avec nous bien qu'il n'ait pas caché que l'esprit ancien élève était difficile à maintenir de nos jours dans les jeunes générations, même s'il doit être sauvegardé.
Les modalités des futurs banquets ont ensuite été abordées. A midi, en soirée, en semaine avec en complément une visite ? Il est ainsi proposé de changer l'heure du banquet et de l'associer à une autre activité. Ce repas pourrait être organisé à 12 heures un samedi ailleurs qu'à Castres.
Enfin, la forme que pourrait prendre le bulletin a été discutée et les avis ont été très partagés entre d'une part ceux qui souhaitent une diffusion par voie électronique sur le site de l'Association et sous forme papier pour les seuls cotisants et d'autre part ceux qui se prononcent pour le maintien du Bulletin dans sa forme actuelle tant que nos finances le permettront, surtout si parmi les adhérents nous parvenons à augmenter le nombre des cotisants.
Lors de la seconde réunion du C.A., le 20 octobre, Alain Pagès qui en 2010 faute de candidat avait accepté d'assumer à nouveau les fonctions de président de l'Association à la condition que cela n'est qu'un caractère provisoire a, après avoir réglé les affaires courantes, exprimé le souhait de se retirer tout en restant membre du conseil. Aucun candidat ne s'étant manifesté, un triumvirat s'est constitué, chargé avec l'appui du conseil et les membres du Bureau de la continuité des choses. Il se compose de Jean-Marie Cros (ancien principal du collège) ; Alain Levy (ancien président) ; Francis Vieu (ancien président).
Le 28 janvier 2016, le triumvirat a rencontré le président Alain Roques de l'Association des anciens élèves de la Borde-Basse. Cette rencontre a donné lieu à un cordial échange au cours duquel a été envisagé l'établissement de liens entre nos deux associations.

Assemblée Générale et Banquet 2016

L'assemblée générale et le banquet se tiendront le :

Samedi 16 avril 2016
au Collège Jean Jaurès

Nous remercions M. le Principal Stéphan Tondi de nous accueillir

Pour marquer le rapprochement et l'établissement de liens entre nos deux associations, le banquet sera présidé par

Alain ROQUES

Président de l'Association des anciens Élèves du Lycée de la Borde-Basse
Expert des Systèmes d'Information à la Direction de la Production Informatique de La Banque Postale

Programme

18h30 Assemblée générale
19h15 Apéritif
20h00 Banquet

Inscriptions

Tous les convives sont priés de se faire inscrire avant le **mercredi 13 avril** **(délai impératif)** selon les modalités que vous trouverez sur le feuillet mobile et à utiliser obligatoirement.
Feuillet à adresser à notre camarade André Vieu
6, chemin de Tournemire - 81100 CASTRES
Les conjoints sont cordialement invités.

Correspondance

La correspondance doit être adressée à :
André Vieu - 6, chemin de Tournemire - 81100 CASTRES
Tél. 05 63 35 81 30 - Courriel : andrejean.vieu@orange.fr
La liste des adhérents est disponible (expédition contre 4€ pour frais d'envoi)

Discours de notre camarade Simha Arom le 25 avril 2015

Je retrouve ce soir ce soir le collège Jean Jaurès, avec des sentiments mêlés. Bien sûr, il m'est agréable de me trouver avec des camarades qui, comme moi, y ont été un jour élèves, mais en même temps les circonstances dans lesquelles j'ai connu cette maison - la guerre - n'évoquent pas en moi des souvenirs particulièrement agréables. A ce jour, plus de 70 ans après avoir été accueilli ici, je ne retrouve personne que j'aie pu connaître alors, car je suis certainement le doyen du groupe qui m'a invité ce soir et les lieux eux-mêmes où nous sommes ont bien changé, ce qui ajoute à l'incertitude de ces retrouvailles.

D'Allemagne en Belgique, puis en France

Je suis né en 1930 à Düsseldorf, en Allemagne, dans une famille juive pratiquante et sioniste dans laquelle la musique liturgique tenait une grande place. Mais je n'ai pas eu le loisir de goûter longtemps la douceur de la vie familiale avec mes parents et mon frère aîné, car la peur due à la montée du nazisme nous a tôt conduits mon frère et moi à fuir en Belgique, tandis que nos parents nous rejoignaient peu après sans pouvoir rien emporter avec eux. En mai 1940, quand la guerre a éclaté, nous avons pris le train à destination de Dunkerque. En fait, au bout de huit jours de voyage, nous avons débarqué à Carbonne, d'où un camion nous a conduits au joli village de Montesquieu-Volvestre. Nous y avons passé plusieurs mois, mais avons fini par être arrêtés et conduits aux camps de Brens, puis de Rivesaltes, où nous sommes restés neuf mois. Ma famille ayant réussi à s'évader du camp, nous nous sommes réfugiés dans le village de Saint-Aignan d'où, fuyant une nouvelle arrestation, j'ai été conduit à la Maison d'enfants que les Éclaireurs israélites de France (EIF) avaient mise sur pied à Moissac. C'est là que j'ai enfin été scolarisé. De leur côté, mes parents ont été assignés à résidence à Aiguebelette-le-lac, en Savoie. J'ai été autorisé à leur rendre visite au mois d'août 1942 et, mes parents ayant été pris dans une de ces terribles rafles qui ont marqué ce mois dans toute la France, j'ai pu m'échapper et rejoindre mon frère qui se trouvait dans un campement scout dans la Creuse. Ce n'est que bien plus tard que j'ai appris que mes parents avaient été déportés à Auschwitz où ils ont été assassinés.

De Moissac à Castres

À l'automne 1943, la maison de Moissac a dû fermer et grâce aux EIF, l'une des organisations juives, nombreuses et efficaces, qui s'occupaient alors des enfants pour les mettre à l'abri, je me suis retrouvé à Castres : j'étais l'un des onze enfants juifs qui ont été cachés dans cet établissement. Huit d'entre nous venaient de Moissac et les trois autres du home du château de Chabannes (Creuse) créé par l'Organisation du Secours à l'Enfance (OSE). Par souci de sécurité, ces deux institutions avaient dispersé tous leurs pensionnaires. Nous avions de 12 à 17 ans. Ce refuge de Castres, nous le devons avant tout à François Houpe, directeur de l'école primaire et professionnelle, ancêtre du collège actuel, et à son adjoint, Edmond Durand, surveillant général. Qu'il me soit permis ce soir de leur rendre un hommage personnel qui prolonge celui que leur a rendu Yad Vashem en 2000, quand ils ont été faits Justes parmi les nations. Une identité d'emprunt nous a alors été attribuée.

L'année scolaire que j'ai passée à Castres s'est déroulée sans encombre, si bien que j'ai passé avec succès mon Certificat d'études, sous le nom de Fred Aubert… Bien des années plus tard, j'ai obtenu sans peine le document administratif qui en témoigne. C'est un diplôme, peut-être modeste au regard de ceux que j'ai obtenus par la suite, mais dont je suis très fier. Le 1er juin 1944, sur ordre de l'Académie, l'internat a fermé ses portes et notre groupe de jeunes Juifs a été pris en charge par les responsables clandestins des EIF et de l'OSE. J'ai donc passé ici en tout et pour tout l'année scolaire 1943-44. J'avais un correspondant en ville, Monsieur Bonnet, qui tenait rue Emile Zola une crèmerie, activité des plus appréciables en ces temps de restrictions alimentaires. Quelques années après la guerre, j'ai retrouvé avec émotion sa fille Suzanne avec qui je suis resté en contact jusqu'à ce jour.

La vie en internat était souvent source d'inquiétude, notamment lors de la douche collective hebdomadaire où il nous fallait cacher le fait d'être circoncis. Un autre problème était celui des vacances. En effet, tandis nos camarades d'internat retournaient dans leur famille, la question pour nos responsables était de savoir que faire de nous, qui ne savions pas où était la nôtre, ni même si nous en avions encore une. Des organisations chrétiennes nous ont alors pris en charge dans divers établissements. C'est ainsi que je me suis retrouvé pour les vacances au séminaire de Pratlong, près de Vabre, dirigé alors par l'abbé Gilbert Cugnasse, un autre grand protecteur de Juifs et de Résistants, ce qui a lui a valu d'obtenir également la Médaille des Justes après la guerre.

Entre Israël et la France

En 1944, fidèle aux valeurs sionistes de ma famille, je suis parti pour le pays qui est aujourd'hui Israël et qui était alors la Palestine sous mandat britannique. J'ai donc dû traverser à pied clandestinement les Pyrénées, ce qui a demandé à notre groupe pas moins de trois jours. Alors que, pour alléger notre charge, nous nous débarrassions petit à petit de tous nos bagages, l'un de nous n'avait gardé que son violon. Je l'ai écouté en jouer, béat d'admiration, et ce fait a pesé lourd sur mes choix professionnels ultérieurs. Après trois mois passés à Cadix, nous avons embarqué sur un vieux rafiot qui nous a conduits à Haïfa.

J'ai alors vécu dans un village d'enfants comme il y en avait alors beaucoup, mais j'ai vite demandé à être transféré dans un autre village où se trouvait un professeur de violon. Pour pouvoir louer un tel instrument à Tel Aviv, j'ai travaillé quelque temps comme aide-maçon.
Lors de la guerre d'Indépendance, blessé à la main droite au cours d'un combat, il m'a fallu renoncer au violon et adopter le cor, seul instrument dont on joue de la main gauche. Deux ans plus tard, je suis revenu en France pour étudier au Conservatoire national de musique de Paris.
En 1958, cor-solo à l'orchestre symphonique de la radio israélienne, la proposition m'a été faite, en tant que francophone, d'une mission d'un an en République centrafricaine. J'avais alors 33 ans.

Mes terrains de recherche

Ma mission était de mettre sur pied une fanfare. Arrivé sur place, je vis qu'il y en existait déjà deux, certes médiocres, mais il m'a semblé que je pourrais difficilement faire mieux en un an. Je proposai donc au Président Dacko de créer plutôt un chœur de jeunes et d'entreprendre simultanément l'enregistrement des musiques traditionnelles du pays afin de les conserver. Il accepta avec enthousiasme et, avec une lettre de mission qui m'ouvrait toutes les portes, me confia un magnétophone professionnel et une fourgonnette 2 CV toute neuve. Ainsi commença l'aventure qui devait occuper plus de 25 ans de ma vie.
J'étais fasciné par ces musiques - exécutées sans chef ni partition - et par leur complexité. J'entrepris donc de les enregistrer et de les transcrire, ce qui posait de redoutables problèmes techniques qui m'ont conduit à développer des techniques originales qui se sont révélées utiles pour d'autres musiques de ce type, et qui ont à leur tour inspiré nombre de compositeurs contemporains (les curieux pourront se reporter à mon livre La fanfare de Bangui, La Découverte, 2013). Élargissant mon propos, j'ai aussi pris l'initiative, avec Geneviève Dournon, de créer un musée des arts et traditions populaires, le « Musée Boganda », en nous appuyant sur des livres publiés par l'UNESCO. Ce type de projet permettait de valoriser le patrimoine culturel du pays, ce qu'a apprécié le Président Bokassa au point de me proposer un poste de ministre de la Culture que j'ai pris garde de ne pas accepter, tout en faisant en sorte que mon refus ne le froisse pas.
En 1968, entré au CNRS comme attaché de recherche, j'ai continué à travailler de façon intensive sur la pluralité et la cohérence de ces musiques qui me passionnaient. J'ai pu ainsi remettre en mains propres au Président la trentaine de disques que j'ai publiés.
En 1985, un nouveau terrain s'est offert à moi avec l'arrivée des Juifs éthiopiens en Israël, dont la culture et donc la musique étaient fort éloignées des formes européennes qui nous sont coutumières. Enfin, en 2006, j'ai eu le plaisir d'ouvrir un nouveau chantier, en Eurasie cette fois, celui des polyphonies traditionnelles de Géorgie.
Ainsi donc, l'enfant que la découverte du violon lors de sa traversée clandestine vers l'Espagne en 1944 avait bouleversé, a-t-il consacré sa vie à enregistrer, transcrire et étudier des musiques traditionnelles.

Extrait du recueil de Souvenirs que Jean Faury (1908-1976) a laissé à sa famille, notre camarade Jean Faury, son fils, nous a communiqué la partie qui concerne son passage à l'EPS. On sait que cet établissement annexé en 1842 dans les bâtiments du collège, partageant parfois avec lui les mêmes professeurs et jouissant d'une structure autonome à partir de 1919, devint en 1941 le collège moderne. Voici donc un retour sur un enseignement d'autrefois par un de ses anciens élèves qui fut membre de notre amicale, instituteur en 1951 au Petit collège puis professeur de musique dans notre établissement jusqu'en 1964. En raison de la longueur de ce récit, nous reportons au prochain bulletin les dernières évocations que fait Jean Faury, notamment celle de l'étonnant professeur de musique qu'était Prosper Lasserre.

A.L.

EPS
L'ÉCOLE PRIMAIRE SUPÉRIEURE ET PROFESSIONNELLE (EPS)
la "Prof" comme nous l'appelions

Dans les derniers jours de septembre (1920), un matin, mon père me prit pour me présenter à Monsieur Émile Soulet, le directeur de l'établissement que j'allais fréquenter pendant cinq années... Cette visite m'impressionna beaucoup, quoique Monsieur Soulet se soit montré fort aimable ; mais il portait redingote, faux-col empesé, tout comme ses grosses manchettes, et je n'étais pas habitué à cela. Je me souviens qu'il me demanda si j'aimais la lecture, et il me conseilla, au lieu des "trois boys scouts", des ouvrages écrits en bon français comme ceux d'Alphonse Daudet.

Soulet était un homme âgé ; sa barbiche taillée en pointe, ses cheveux en brosse courte, ses fortes moustaches commençaient à blanchir. Il portait une paire de lorgnons maintenus par une chaînette au pavillon d'une de ses oreilles. Il habitait sur le boulevard voisin, au numéro 13. Monsieur Soulet présidait la "coopérative castraise d'alimentation" de création toute récente et, parmi les membres du conseil d'administration se trouvaient trois de ses premiers élèves de Mathématiques lorsque l'École Professionnelle fut ouverte ; il s'agissait de mon père et de deux instituteurs castrais : Émile Pech (école du Centre), et Louis Mailhé (école de Villegoudou).

Malgré la crainte que j'éprouvais, je me sentais sous la protection de Monsieur Soulet.

... Ce qui me désappointa, c'est d'apprendre que l'étude de la langue espagnole serait obligatoire... Dès la première leçon, [d'espagnol avec le professeur Fernand Py[1]] le contact fut très bon et il sut nous faire aimer la langue qu'il enseignait. Il nous dit en outre : "ceux qui avez demandé à faire de l'anglais êtes trop nombreux, mais un professeur du Collège, Monsieur Save[2], viendra le soir après la classe pour vous faire un cours supplémentaire". À ce cours, en effet, nous n'étions même pas dix, première et deuxième année réunies M. Save me plaisait beaucoup

[1] Py fut professeur d'espagnol de 1906 à 1927.

[2] Sagne enseigna l'anglais de 1913 à 1926.

mais il manquait souvent pour cause de maladie ; il avait des crises d'épilepsie. Un jour, il roulait à bicyclette sur les Lices lorsqu'une crise le prit ; quand il revint pour ses cours, il avait encore sa figure toute meurtrie. Un autre soir, il tomba dans la classe, et tout le monde sortit précipitamment, quelques uns même par les fenêtres qui étaient fort basses ; nous étions effrayés de le voir baver et rouler des yeux. Il mourut au début de notre deuxième année, et je fus délégué à ses obsèques avec Roger Gargaros ; on nous indiqua son adresse : 50 avenue Albert 1er. Il ne fut pas remplacé, et on n'enseigna plus l'anglais à notre école.

Monsieur Soulet[3] ne donnait des cours de Mathématiques que dans les classes de 2e et 3e années. En 1re année, nous avions Monsieur Laurent, qui était en même temps notre professeur de Sciences Naturelles. Sous-lieutenant ou lieutenant d'infanterie pendant la guerre, M. Gustave Laurent s'y distingua et fut décoré de la Légion d'Honneur au cours de cette année scolaire. Il avait perdu un poumon et sa santé ne paraissait pas florissante ; il obtint sa mutation pour l'École Normale de Perpignan, où il aurait un meilleur climat. Il deviendra ensuite Inspecteur d'Académie à Moulins où il se montrera un ardent défenseur de la pédagogie moderne, limitant à trois leçons le programme de sciences au certificat d'études, soutenant les adeptes des méthodes Freinet. Après la guerre de 1940, il fut nommé à Carcassonne où il prit sa retraite avant de se retirer à Tarascon-sur-Ariège où il vit encore. A son départ de Castres, au printemps de 1921, il fut remplacé, à titre provisoire, par Jean Dougados[4], le fils du plâtrier de la rue Dauphine, ancien camarade de tonton Maurice qui l'appelait "Sanelle". C'est M. Dougados qui nous initia à la botanique, qui nous apprit à nous servir d'une flore et à constituer un herbier. Un jeudi après-midi, le 21 avril, il nous prit en promenade le long du chemin des fontaines, et nous herborisâmes jusqu'aux Salvages. Ma passion pour les plantes commença à ce moment-là. Pépé Marius me disait : *"farém dé tu un érboristo"* lorsqu'il me voyait collectionner toutes les plantes de son jardin.

François Houpe[5] nous faisait une heure de cours de Physique, le lundi de 3 à 4. Il arrivait du 97 esplanade du Mail tout exprès ; toutes ses leçons restent fraîches à ma mémoire tant elles étaient claires et précises. La première traitait de la dilatation des corps solides, et le plan suivi pour celle-là fut le même pour toutes les autres : montage, expériences, résultats. Monsieur Houpe ne voulait pas que nous usions de livres mais que nous apprenions tout expérimentalement, et il fabriquait lui-même ce qui était nécessaire pour son enseignement. Il en fut ainsi du pyromètre de la première leçon aux champs magnétiques des aimants et à l'étude du courant électrique. On ne peut pas imaginer un meilleur professeur. Évidemment, son tempérament vif de Corse a pu choquer certains élèves, comme ceux qui se risquèrent à introduire des livres de Physique en classe ! En plus des cours de Physique aux trois années, Monsieur Houpe s'occupait spécialement de la classe préparatoire à l'entrée aux Écoles Nationales d'Arts et Métiers où il

[3] Soulet dirigea l'EPS de 1919 à 1927.

[4] En 1927, Jean Dougados fut nommé professeur d'Histoire naturelle. Il enseigna jusqu'en 1956.

[5] Président de la Commission municipale, installée le 26 août 1944, faisant fonction de maire, il fut confirmé dans cette fonction après les élections municipales du 28 avril 1945, puis après celles du 13 octobre 1947. À l'époque du tripartisme (MRP-SFIO-PC), il administre la ville avec des adjoints issus de ces trois partis. Après les élections de 1947, il s'appuie sur une courte majorité de MRP et de RPF, mais en 1951 l'adjoint appartenant à ce dernier parti démissionne de son mandat, Houpe perd la majorité qui se jouait à un siège, il va cependant rester maire avec l'appui des conseillers socialistes et communistes. La démission des conseillers minoritaires conduit le Conseil des ministres à prononcer la dissolution du conseil municipal de Castres le 14 mars 1952.

enseignait les Mathématiques, la Technologie, le Dessin géométrique et les sciences physiques. En 4e année, pour la préparation à l'École normale, nous avions un cours de Sciences le jeudi matin ; il nous passionna pour J.H. Fabre et ses souvenirs entomologiques et nous fit faire des études de plantes remarquables. Un seul poste dans sa carrière : Castres, de sa sortie de l'École normale supérieure de Saint Cloud à sa mise à la retraite. Il remplaça M. Soulet comme Directeur de l'École. En 1945, après la Libération, il est le chef du comité local et du comité régional d'épuration, et il devint maire de Castres, sans étiquette politique, avec un adjoint S.F.I.O. et un R.P.F. Monsieur Houpe avait un tempérament d'artiste, de poète et de musicien. Il faisait de la peinture, de la sculpture, de la linogravure, des travaux de cuir repoussé, de cuivre repoussé, de reliure. Pendant les vacances, quand il n'allait pas en Corse, c'est la Bretagne qui l'attirait ; il y a peint beaucoup.

M. Pierre Escande[6], originaire des Cammazes, ancien élève de l'École normale de Saint Cloud lui aussi, n'avait pas exercé avant la guerre. À sa sortie de l'École, le service militaire puis le front et une longue captivité en Pologne. Sous des apparences bourrues, qui me choquèrent au début, j'ai trouvé plus tard en lui tout un fonds de culture. Il nous enseigna le Français en 1re année, l'Histoire et Géographie en 2e et 3e années. Si les professeurs dont j'ai parlé ne connurent pas de problèmes de discipline, il n'en fut pas de même pour "Cocoche" qui se prêtait un peu trop au "chahut". Quelquefois, certes malgré lui, il lui arrivait de le provoquer : *"Voyons, Anglès, étendez-vous un peu sur Marie-Antoinette"*, et il n'en fallut pas davantage ! Si M. Soulet, M. Py, M. Faguet, M. Houpe usaient rarement de la "retenue" du jeudi ou du dimanche, M. Escande y envoya de nombreux élèves. Pendant les récréations, lorsqu'il arpentait la cour avec ses collègues, on le voyait souvent distrait, tête au vent... et il ne s'apercevait que les autres avaient rebroussé qu'après avoir parcouru seul quelques pas supplémentaires ; précipitamment il regagnait toujours l'aile gauche de la ligne, ne se plaisant sûrement pas à une autre place. Il arrivait toujours sans manteau, même l'hiver ; les climats rigoureux de sa montagne natale et de sa captivité polonaise avaient fait de lui un homme rude. Pas de cartable ; son carnet en poche, un livre parfois. On avait l'impression qu'il n'avait rien préparé et il faisait tous ses cours sans notes... et pourtant, quelles leçons ! J'ai toujours en mémoire cette belle leçon sur l'Alsace, un lundi matin de 10 à 11, au début de 1924, en 3e année : *"Aujourd'hui nous allons parler de l'Alsace... La plus distincte, la plus variée des provinces françaises est l'Alsace. Éternelle pomme de discorde entre la France et l'Allemagne, c'est une marche de transition entre les pays latins et les pays germaniques comme la Lorraine voisine, mais bien différente de celle-ci à tous les égards. La Lorraine est une province à l'aspect froid et sévère, un pays de vie pénible, l'Alsace est riche et riante, la vie y est abondante et facile ; c'est une sorte de Flandre rhénane plus ensoleillée que la Flandre, un pays de cocagne comme le Grésivaudan. Limites nettes sur trois côtés : elle s'étend des sapinières du plateau granitique de la Hardt et de la ligne des Hautes-Chaumes vosgiennes aux eaux du Rhin"*... et ainsi de suite avec la même verve ! Leçons agréables à suivre et à retenir !

Monsieur Escande disait souvent *"n'est-ce pas ?"*. Viala Hervé s'amusait à les compter, et leur nombre dans une heure de cours était impressionnant ; quelquefois on n'entendait qu'un faible *"spa"* et même, tout doucement, du bout des lèvres

[6] Escande enseigna de 1919 à 1929.

"pa". Lorsqu'il interrogeait il aimait bien dire *"c'est évident"* ou *"évidemment"*, et quand on ne répondait pas à ses questions, il promenait son doigt tendu vers la classe : *"regardez-moi çà, tenez !... tenez !... tenez !"*.
L'interrogation de Faury Gustave, en 3e année, un lundi de 10 à 11, mérite d'être citée. En 1922-23, nous étions trois du même nom dans la classe : Gustave, Raoul, Jean (par ordre d'âge). *"Faury Gustave, apportez-moi votre cahier ! Ces élèves de la section des Postes ne font rien avec moi parce qu'ils ont un autre professeur de géographie que moi. Voyons !... parlez-moi du climat de la Sibérie....*
- La Sibérie, Monsieur, a un climat tropical.
- Bien! La Sibérie a un climat tropical !... Bien !... Précisez-moi un peu les caractéristiques de ce climat...
- Ce climat est tempéré. (Monsieur Escande tient son index gauche tendu sur sa joue).
- La Sibérie a un climat tropical... tempéré..., quelle est la végétation caractéristique ?
- La végétation caractéristique est la pomme de terre.
- La Sibérie a un climat tempéré, tropical ; la végétation caractéristique est la pomme de terre (le cahier vole dans la classe). Allez-vous en à votre place ! Je vous mets un zéro, vous êtes un âne, je vous refuserai au Tableau d'Honneur !".

Ce Tableau d'Honneur était donné tous les mois. Chaque professeur consignait sur un registre à colonnes un P, un A, ou un R en regard de chaque nom. Pour être inscrit au Tableau d'Honneur, il fallait avoir plus de Propositions que d'Acceptations mais un seul Refus s'y opposait. Monsieur Soulet venait dans les classes nous donner le compte-rendu ; l'élève intéressé se levait : *"Ricard, Accepté par Monsieur Escande, par Monsieur Bourniquel, par moi, Proposé par les autres, inscrit. Oziès, Proposé par tout le monde, inscrit. Rouanet, Proposé par M. Houpe, par moi, par M. Escande, par M. Faguet, par M. Julia, Accepté par les autres, mais Refusé par moi pour l'internat. Azéma, proposé par M. Houpe, par M. Faguet, Accepté par les autres. Vous n'avez pas assez de propositions !..."* et ainsi de suite. Dans ses observations, M. Soulet disait souvent "que diable" :
"Eh ! que diable ! Vous êtes inconcevables, les élèves !" [7].

Monsieur Ernest Faguet enseignait l'Histoire et la Géographie en 1re année, le Français et l'Instruction Civique en 2e année, le Droit usuel et l'Épolitique en 3e année. Instituteur à l'école de garçons de Roquecourbe, il fut nommé à l'E.P.S. de Castres à la rentrée de 1913 pour remplacer M. Habrant (…) C'était un travailleur et un homme très consciencieux ; sans être éclatant comme M. Escande, il obtenait de bons résultats, et qui l'écoutait apprenait. Il signait Fgt, et nous l'appelions Fégété ou Feugeuteu ou Figiti. Il prépara et obtint une licence d'Espagnol et attendit le départ de M. Py pour prendre sa place. Il était marié à une employée des Postes, fille du liquoriste Sabatier, de la rue du Milieu. Il habitait la maison de ses beaux-parents, près de la Bourse[8].

M. Py, lui, était marié avec l'institutrice de l'École de filles des Salvages, commune de Burlats, et il habitait ladite école. Quand Madame Py fut nommée à Castres, ils élurent domicile rue Rapin de Thoyras. En plus de l'Espagnol dans toutes les

[7] Le cérémonial de remise des tableaux d'honneur persista dans les deux établissements jusqu'à l'arrivée en 1948 du nouveau principal Nadal.

[8] Ernest Faguet prit sa retraite en 1945. Il est décédé à Nice en 1974. Sous-lieutenant au 17e RIC, il adresse le 3 décembre 1914 au Principal une très belle lettre que Yvan Hue a publié dans Le Collège de Castres, p. 302-306.

classes, M. Py enseignait le Français en 3e année. C'était un très bon professeur. Il quitta Castres en 1926 pour aller diriger l'E.P.S. de Montbard, puis celle de Crest. Il portait barbiche en pointe et vint quelquefois à l'école en redingote.
Ainsi trois professeurs de lettres : M. Escande, M. Faguet, M. Py et trois professeurs de sciences : M. Soulet, M. Houpe, M. Laurent.
À la rentrée de 1921 c'est Monsieur Pierre Villadieu, fils de l'inspecteur primaire de Gourdon, qui fut nommé en remplacement de M. Laurent. Il m'enseigna les sciences naturelles et la chimie en 2e et 3e années. Il dictait tous ses cours quoique ce fut interdit, et il nous disait souvent : *"voir livre"*. Sa façon d'enseigner ne ressemblait en rien à celle de M. Houpe, mais tout de même le plan de ses cours était bien charpenté et les détails ne manquaient pas. Pour qui avait de la mémoire, comme moi, il en est resté quelque chose. L'heure se passait à interroger et à dicter ; quand des expériences étaient tentées, en chimie, c'était souvent maladroit. M. Villadieu avait une voix forte et il lançait des sortes de vociférations. On le surnomma Gargamelle. Viala Hervé comptait ses *"bon !"*
Un autre professeur, qui était là depuis la création de l'école comme M. Soulet, nous enseignait la calligraphie et le dessin géométrique. Il s'appelait M. Bourniquel[9], mais tout le monde usait de son sobriquet : "la Peugeot", parce qu'il avait une bicyclette de cette marque. Chargé aussi de l'enseignement des travaux manuels, les heures qu'il passait aux ateliers étaient pour lui de tout repos puisqu'il laissait les trois contremaîtres s'occuper de nous tandis qu'il parcourait, sans se lasser, les colonnes de "La Dépêche". Son fils écrivait des articles dans ce journal sous la signature de Johnie. Sa fille, Rosette, était très connue des élèves. M. Bourniquel habitait 25 rue du Gazel.

Les trois contremaîtres étaient M. Ferret du fer (un homme petit et trapu qui tenait une charcuterie avec sa femme dans la rue Fuziès), M. Ferret du bois[10] (avec qui je me plaisais, ayant été affecté à sa section) et M. Michelet à la sculpture (avec un tout petit groupe d'élèves qui travaillaient aussi au tour à bois). M. Michelet, mis à la retraite, fut remplacé par M. Wilmouth, un bon ouvrier des Établissements Robert, secrétaire de la coopérative "l'Effort social" de la rue Fuziès, membre actif du parti socialiste S.F.I.O. Sa fille connaissait assez de succès auprès de la gent estudiantine qui l'appelait "le pôle Nord" à cause du gros bonnet à poils blancs qu'elle portait l'hiver. C'est M. Wilmouth qui a sculpté le buffet et la desserte de notre salle à manger actuelle achetée en 1939 à MM. Robert et Combastet. M. Bourniquel disait souvent quand il voulait nous mettre en garde : *"Tout individu qui fera... je lui mets mon pied... au couloir !"* M. Bourniquel nous fit copier sur notre carnet d'écolier, au début de l'année, tout un code de signaux sonores dont j'ai oublié le détail : un coup prolongé, deux coups brefs, par exemple, pour cesser le travail, tel autre signal pour le rangement des outils, tel autre pour se mettre en rang, un coup bref pour avancer etc. Son sifflet était à l'honneur.
M. François Lasserre dit "Prosper" nous enseignait la musique ; M. Léo Julia dit "le peintre" le dessin d'imitation et le modelage ; M. Emile Couzinier la gymnastique. Ce dernier, ancien élève de l'école, avait été le condisciple de tonton Henri. Je parlerai d'eux plus loin afin de couper mon récit (…)

[9] Armand Bourniquel fut en poste de 1893 à 1927. Il ne faut pas le confondre avec le professeur Auguste Bourniquel qui enseigna les langues de 1904 à 1937 et reprit même du service en 1939 pour remplacer ses collègues mobilisés.

[10] Paul Ferret était responsable de l'Atelier du Fer. Ernest Ferret de l'Atelier du Bois

Au mois de juin de cette même année (1921), l'E.P.S. fit une grande sortie avec le petit train. Nous descendîmes à la halte de Thouy-Millésime, et par un agréable sentier nous atteignîmes le hameau de Thouy puis la route près du chaos "de las Hortes" où nous cherchâmes le rocher appelé "le chapeau du curé". De Ricard, nous atteignîmes les "Trois fromages", puis "le Roc de l'oie". Nous redescendîmes sur Luzières où les grands visitèrent l'usine électrique ; il y avait ceux des Arts et Métiers : Cros, Crouzat, celui qui se distinguait en sculptant des bonshommes de neige remarquables, les plus beaux que j'aie jamais vus (Crouzat, fils du carrossier sur les Lices, est devenu un artiste sculpteur)[11], Albouy que nous appelions "papa". Il y avait ceux de troisième année ; à leur tête René Rouquier[12] celui qui passait dans les classes pour relever les absences : *"les absents, levez le doigt !"*, Edmond Jammes, Léon Rouzaud[13], Georges Loup. Des professeurs nous accompagnaient en plus de Monsieur Soulet : M. Bourniquel, M. Houpe, M. Dougados qui s'occupait spécialement des "première année" (…)

Le lundi 16 juillet 1923 je passais le B.E.P.S. ou Brevet d'Enseignement Primaire Supérieur. Nous composions dans notre salle de classe sous la surveillance de Monsieur Py. Quelques jours après, ce fut l'oral à Albi ; nous partîmes par le train de 13 heures. Il y avait Gasquet, Gargaros surnommé "le gargarisme révolté" par M. Lasserre, Daumas, Sauret Etienne, Faury Raoul et autres. Aux arrêts on chantait *"Mont' la d'sus, tu verras Montmartre !"* et quand on quittait les gares de Lautrec, de Laboutarié et de Mousquette, Daumas, d'Alignan-du-Vent entonnaient : *"il est cocu le chef de gare..."* Je n'étais pas tranquille, je craignais qu'on vienne nous inquiéter. Mes premières interrogations furent excellentes : mathématiques avec Madame Millot (cas d'égalité des triangles), musique avec Monsieur Noël Laffon [professeur de musique au lycée d'Albi], sciences naturelles (les gymnospermes : caractères, reproduction). Avec cela, je me dis : "l'affaire est dans le sac". Je passe ensuite la gymnastique, la lecture expliquée, le droit usuel ("comment vote-t-on une loi ?"), l'histoire, les sciences physiques (dilatation des gaz), la géographie. Tout avait bien marché (…) Le lendemain matin, l'oral se termina pour ceux qui n'étaient pas passés la veille. Après dîner, on nous lut la liste de ceux qui étaient admis à subir les épreuves pratiques. À la section du bois, l'assemblage que nous avions à réaliser n'était pas facile et nous n'avions jamais fait de tenon et de mortaise semblables. Je perdis du temps et je n'eus pas terminé à l'heure quoique mon voisin, l'Albigeois Delpech, m'eût aidé très complaisamment. Il avait l'air fort, lui ; et puis, il était dans son atelier habituel. Trois d'entre nous n'eurent pas la moyenne : Daumas, Gasquet et moi ; tous ceux du fer étaient reçus. Les bénéfices de l'écrit et de l'oral nous étaient maintenus pour la session suivante où nous ne passerions que l'épreuve de Travail manuel. A notre arrivée à Castres, M. Bourniquel n'était pas content et il demanda de faire partie du jury la fois suivante : nous serions sauvés ! Nous aurions le Beps !

[11] Georges Crouzat (1904-1977), entré aux Beaux Arts de Paris, réalisa près de 200 sculptures dont certaines sont très connues et fut un des grands médailleurs français.

[12] René Rouquier (1905-1999), natif d'Escoussens, devint directeur d'école. Directeur de la Revue du Tarn de 1959 à 1975, il présida aussi de 1960 à 1970 la Société des Sciences, Arts et Belles Lettres du Tarn. Il laisse des poésies de grande qualité.

[13] Léon Rouzaud (1906-1979). L'école du Centre qu'il dirigea porte son nom. Excellent pédagogue, il fut conseiller municipal SFIO de Castres de 1947 à 1959 et vice-président de notre association.

La quatrième année d'E.P.S. était, en fait, un redoublement de la troisième ; nous avions, cependant, quelques cours spéciaux pour la préparation du concours de l'École Normale. Était bien distincte, en outre, la classe de 4e année des candidats à l'École des Arts et Métiers d'Aix que suivaient Roques Fernand, Roger Gargaros et Henri Boutonnet.

Nous étions assez nombreux pour la préparation à l'École Normale et nous parlions souvent des difficultés du concours : beaucoup de candidats et peu de places à la section du Tarn de l'E.N. de Toulouse ; certains parlaient d'aller se présenter ailleurs pour avoir plus de chance. Émile Saulières était entré à Clermont-Ferrand l'année précédente, et Martial Pech à Carcassonne ; mais Lucien Arnaud était revenu sans succès de Limoges. Parmi nos professeurs, Monsieur Couzinier était passé par l'E.N. de Montpellier et Monsieur Escande par celle de Carcassonne. Le moment venu, après avoir hésité entre ces deux dernières villes, je posai ma candidature dans l'Aude. J'eus tort, car il y avait autant de candidats qu'à Toulouse, si ce n'est plus, et pas davantage de places, si ce n'est moins ! (…)

À Carcassonne, le lundi matin, je me rendis à l'École du Musée où se passaient les épreuves écrites. Tout commença bien avec la dictée ; dès que j'entendis le titre "Le dévouement à la Science", je me dis : *"Quelle chance !"* Je savais le texte par cœur (et je le sais encore), ayant appris cette belle page d'Augustin Thierry avec M. Py. *"Si, comme je me plais à le croire, l'intérêt de la science est compté au nombre des grands intérêts nationaux, j'ai donné à mon pays tout ce que lui donne le soldat mutilé sur le champ de bataille..."* et cette belle phrase finale : *"Voilà ce que j'ai fait et ce que je ferais encore ; si j'avais à recommencer ma route, je prendrais celle qui m'a conduit où je suis"*. Les questions qui suivirent me convinrent bien ; mais l'épreuve suivante me dérouta complètement : *"Monsieur Jourdain est-il ridicule ? Est-il odieux? Est-il complètement antipathique ?"* Pourtant, je connaissais à fond "Le bourgeois gentilhomme" de Molière : nous avions expliqué la pièce en classe, je l'avais vu jouer au théâtre ; mais, pour aussi extraordinaire que cela puisse paraître, j'ignorais encore que le mot "odieux" voulait dire "qui inspire la haine" et mon vocabulaire ne connaissait pas le mot "antipathique" que mon voisin me dit même d'écrire sans "h" ! et je barrai le "h" ! Depuis ce jour-là, j'en connais le sens... mais trop tard ! Il faudra revenir à l'E.P.S. de Castres !!!

Paul Guérin, Jean Bardel, Paul Maurel, entrèrent à l'E.N. de Toulouse, et c'est bien là que j'irai me présenter l'an prochain. Néanmoins, pour varier, je me ferai inscrire, au début de 1925 à la "Section des Postes" que nous appelions encore "la 4e P.T.T.-C.I." : les élèves qui ne réussissaient pas à l'École Normale s'orientaient vers les Postes ou les Contributions indirectes ; cela ne m'aurait pas déplu de suivre les traces de Maurice et de Victorin, mais pour passer les concours, il fallait avoir 18 ans "avant le 31 juillet". Nous avions des cours spéciaux de géographie avec M. Faguet et, pour revoir les programmes de chimie, nous assistions aux classes de 1re et 2e année avec "Gargamelle" : *"Alcool éthylique C2H5OH, densité égale combien Mazel ? 0 virgule 8 environ !!!"*, ainsi commença une leçon. Interrogeant Aussenac : *"puisque vous ne savez rien, dites-moi ce que vous savez !"*. Autre leçon : *"L'essence de térébenthine brûle avec une flamme fuligineuse : je vais en enflammer dans une coupelle"*. Quelle fumée noire en effet ! *"J'ai trop mis d'essence, je vais étouffer la flamme avec le chiffon du tableau !"*... mais la peur et la maladresse firent que tout se renversa sur le bureau

et que les rires fusèrent de toutes parts à la vue de cette nappe de feu que certains s'empressèrent d'étouffer. Cette idée d'incendie possible me rappelle un autre cours de M. Villadieu "en cas d'incendie... (et un petit temps d'arrêt, mais une voix dans la classe "prévenir les pompiers") : *"Maurel vous aurez deux heures de retenue ! En cas d'incendie par l'essence ou le pétrole, ne pas lancer d'eau sur les flammes mais... etc."* Pour se donner du temps de réflexion, ou pour nous permettre peut-être de mieux prendre ses cours dictés, M. Villadieu coupait souvent ses phrases de courts arrêts, ou usait de toute la gamme de mots invariables : car, cependant, or, mais, bon !, bien !, quoique... Pauvres professeurs ! Comment étiez-vous surveillés, épiés ! Les élèves sont sans pitié !
En contre partie de ces cours supplémentaires, nous étions dispensés de musique, de dessin et de travaux manuels.

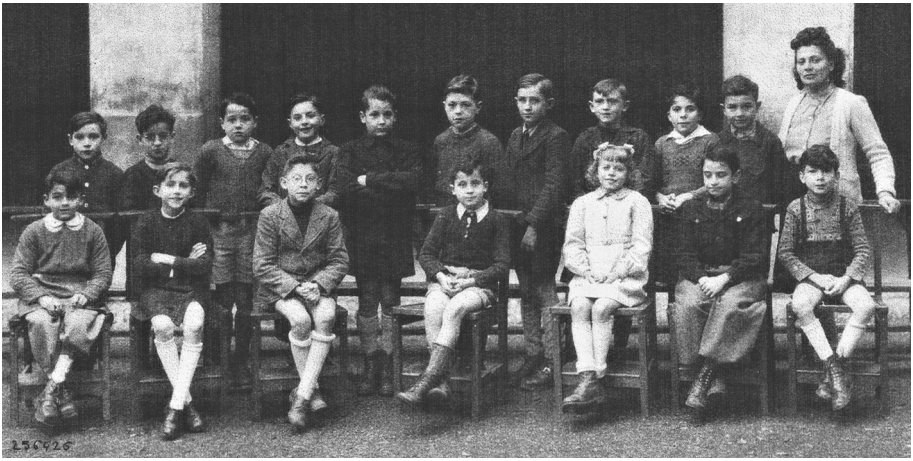
L'heure de géographie de la Section des Postes, le samedi de 11 à 12 avec M. Faguet, était bien spéciale. On usait du Précis de Louis Naud, directeur du "Courrier des Examens", qui faisait souvent appel à la mémoire. Nous connaissions à fond les voies ferrées et nous débitions à toute volée :
Compagnie du Nord : Paris, La Plaine, Saint Denis, Pierrefitte-Stains, Louvres, Chantilly-Creil, Clermont, Saint-Just-en-Chaussée, Breteuil, Longueau, Amiens...
Réseau de l'Est : Paris, Pantin, Noisy-le-Sec, Bondy, Le Raincy, Lagny, Meaux, Trilport, Mareuil-sur-Ourcq, La Ferté-Milon, La Fère-en-Tardenois, Fismes, Reims...

[suit la liste de villes deservies par les autres compagnies ferroviaires qui alors se partageaient le réseau national]

Et les départements avec préfectures, sous-préfectures, villes principales ! Il me reste en mémoire quelques tirades : [...]
Et les interrogations écrites de pleuvoir, une chaque fois ! Situer les villes suivantes : Dieulefit, Puget-Théniers, Sartène, Langres, Château-Chinon, La Tremblade, Pont-Château, Eygurande, Die, Ecouen, Ay, Issoire, Ars-en-Ré, Giromagny, Sillé le Guillaume. Départements arrosés par le Rhône, départements baignés par la Manche, départements limitrophes de l'Oise, départements traversés par une ligne joignant Nantes à Lyon... Et allez ! Toutes les villes à débiter !... Comment ne pas arriver à les savoir ?

Suite et fin dans le prochain numéro du bulletin.

SOUVENIRS



Au Petit Collège - Année scolaire 1947-1948, classe de 8e et 7e

Debout : Saigne, de Larivière, Sorba, Colombier, Luc Pélissier, Graf, Jacques Alquier, Kremer, Bome, Claude Cros, Madame Fromenteze.

Assis : Alain Marc, Combes, Loup, Bastoul, Huguette Bonafous, Sarfati, Alain Roques. *Photo de Jacques Alquier*

INFORMATIONS

Parmi les ouvrages parus ces derniers temps, nous avons relevé les publications suivantes dont les auteurs sont membres de notre amicale :

- *Si loin au cœur du monde déchaîné. Roman historique.* Charles Sénégas situe son action dans un village du Sud-Ouest au cours de la période 1905-1920 que traversent les querelles religieuses, la Guerre, le rôle joué au sein du village par les femmes après le départ des hommes pour le front. En vente chez l'auteur, 29 rue Lamartine, 81000 Albi. 344 p. (19,50 € + 6,50 de frais d'envoi).

- *Des élèves face aux témoins de la Shoah*. Chercheurs en psycholologie de l'éducation, Jacques Fijalkow et son épouse Eliane étudient, dans un recueil paru aux éditions l'Harmattan, les réactions d'élèves confrontés aux récits entendus de la bouche de survivants.
Un ouvrage au carrefour de l'enseignement de l'histoire, de la psychologie et des sciences de l'éducation. 358 p. 37 €

- Les actes du colloque, qui s'est tenue à Castres les 8 et 9 novembre 2013 et qui ouvrait le calendrier des initiatives nationales de commémoration de la guerre 1914-1918, viennent de paraître. Parmi les communications, on relève celles de Alain Levy, *Les premiers contacts de Jaurès avec l'armée* et de Jean Faury, *Les Tarnais et Jaurès à la veille de la guerre*. (Au Centre National et musée Jean Jaurès. 10 €).

La classe préparatoire aux grandes écoles, qui existe maintenant au Lycée de la Borde-Basse, comptait en 2015 vingt-deux étudiants en 2e année. Dix-huit d'entre eux ont intégré de grands établissements dont Aymeric Florac admis en juillet à l'École polytechnique.

DANS NOS FAMILLES

Notre camarade Pierre GAYRAUD de Saint-Raphaël, qui a quitté Castres en 1957 pour raisons professionnelles, nous signale le décès dans sa 92e année, en février 2015, de son épouse au terme d'une longue maladie. Elle a été inhumée à Alzonne.

Le 27 décembre 2015 est décédée à Castres à l'âge de 94 ans Madame Anne Marie ARMENGAUD, mère de notre camarade Jacques Armengaud. Elle était la veuve de notre regretté camarade André Armengaud qui fut dans les années 1960-1980 membre de notre conseil d'administration et trésorier-adjoint de notre association.

NOS DEUILS

Par un lettre de son frère notre camarade Jean-Pierre Galy, nous avons été informé du décès, le 10 mars 2015, de sa sœur, Suzanne GALY, épouse HÉRAL. Née en septembre 1932, elle fut élève du Collège de jeunes-filles et effectua à Jaurès sa classe de philo-lettres. Elle était l'aînée d'une lignée de quatre frères, tous anciens élèves de notre établissement.

Le 30 mars 2015 est survenu le décès de notre camarade Victor MAILHÉ que nous avions eu le plaisir de revoir le 2 décembre précédant à l'occasion de l'apposition d'une plaque sur la tombe du lieutenant-colonel Bouisset, parolier de La Galette le chant des saint-cyriens. Victor Mailhé était en effet un ancien de Saint-Cyr (promotion Charles de Foucauld 1941-42). La disparition de son père l'avait conduit à prendre sa suite, comme responsable du magasin de confection « Au Progrès ». Croix de guerre 1939-1945, chevalier de la Couronne du royaume de Belgique, il était président honoraire du Tribunal de commerce de Castres.

Le 12 avril est décédé notre camarade Michel HÉRAIL. Élève de 1945 à 1950, il résidait à Lautrec où il exerça la charge de notaire. Fidèle à notre association il participa pendant plusieurs années à notre repas annuel.

Le 20 avril survenait le décès à l'âge de 72 ans de notre camarade Pierre MERCIER, dit Barbelin. Ancien conseiller fiscal et juridique, il laisse le souvenir d'une personne haute en couleur et douée d'humour.

Le 6 juin avait lieu à Longueginestes les obsèques de notre camarade Robert BARTHÈS. Âgé de 87 ans, il avait effectué toute sa scolarité secondaire au Collège. Licencié en droit, attaché de l'Administration générale d'Outre-Mer en Haute Volta (le Burkina-Faso de nos jours) de 1951 à 1960, secrétaire général de la Sous-préfecture de Castres puis de la ville de Castres de 1969 à 1977, il joua durant cette période un rôle important dans le fonctionnement et la modernisation de l'administration municipale. Attaché à la Direction générale

des Laboratoire Pierre Fabre, il présida notamment la Chambre de commerce et d'industrie de Castres-Mazamet. Sous son aspect réservé, se cachait un homme de cœur.

Le 8 juin est décédée à Angers, à l'âge de 77 ans, notre camarade Simone REY, née JULIEN. Élève du collège de jeunes filles, elle avait rejoint le collège de garçons pour suivre la classe de 2 M' alors mixte. Épouse de notre camarade Alain Rey, sœur de notre camarade Jean-Claude Julien, elle était la mère de quatre enfants.

Le 6 juillet à Neuilly-sur-Seine un de nos plus anciens adhérents de l'association, Jean-Émile VIÉ, décédait à l'âge de 100 ans. Sa carrière de haut fonctionnaire fut particulièrement brillante.

Le 16 août à Lèves (Eure-et-Loir) décédait à l'âge de 69 ans notre camarade Michel MADERN, fils de Guy Madern ancien élève et ancien professeur d'éducation physique dans notre établissement. Attaché familialement à ce coin de la montagne tarnaise, il avait rempli de 2008 à 2014 les fonctions de maire de la commune de Lacaze, après avoir été dans le mandat précédent adjoint au maire. La réhabilitation du château de Lacaze qu'il poursuivit, l'impulsion qu'il donna à la vie culturelle en mettant en place une saison culturelle marquée par des expositions et des concerts de qualité, traduisent notamment son action au service de son village.

Par un avis paru dans la presse parisienne le 25 août, nous avons appris le décès de notre camarade de Robert AVEZOU, Ingénieur civil des Mines Paris 1958, frère de notre camarade Jean-Jacques Avezou.

Le 29 août avait lieu à Massaguel les obsèques de notre camarade Paul MAILHÉ, âgé de 97 ans. Ancien industriel textile, il avait dirigé l'importante filature de la rue Mérigonde et était le frère de notre ancien camarade Pierre Mailhé.

Le 7 septembre survenait le décès à Castres dans sa 90e année de notre camarade Roger AZEMA. Ancien de l'EPS, il avait rejoint le Maquis de Vabre et continué le combat jusqu'en Allemagne au sein du 12e dragon. Autrefois directeur commercial chez Houard, d'un tempérament chaleureux, resté fidèle à notre amicale, il n'avait pas été épargné par de cruels deuils familiaux avant qu'une longue maladie ne l'atteigne et ne réduise son activité.

Par un faire part de sa famille nous avons appris le décès le 17 septembre de notre camarade Pierre BERTHOUMIEU à l'âge de 95 ans. Élève de 1931 à 1939, il gardait de sa jeunesse à Castres un vif souvenir et avait tenu en 2000 à participer aux manifestations organisées lors du centenaire de notre association. Retiré à Nîmes, il était inspecteur général honoraire du travail et des lois sociales d'Outre-Mer.

Le 19 novembre est décédé à Toulouse notre camarade Jean Luc BERNOT, psychiatre des hôpitaux honoraire. Il avait 71 ans. Il était le frère de nos regrettés camarades Vincent (dont nous signalions la disparition dans le précédent bulletin) et Michel Bernot et le frère de notre camarade Marie-France Bernot (en religion sœur Marie-Florence de Jésus).

Le 24 novembre est décédé à l'âge de 91 ans à Roquecourbe, où il s'était retiré, notre ancien professeur Gérard LAVAL.
Le 26 novembre avaient lieu à Castres les obsèques de Jacques MAS. Décédé à Agde, notre camarade était âgé de 74 ans.

Le 28 novembre avaient lieu à Vabre les obsèques de Huguette COMBES, âgée de 91 ans qui fut professeur au CES Aubertot avant que cet établissement ne prenne le nom de collège Jean Monnet. Elle était la sœur de notre camarade Violette Combes, veuve de notre camarade André Magné.

Le 20 décembre 2015 est décédé dans sa 91e année notre camarade André TOYE. Condisciple en Math-Elem de Pierre Fabre, dont il était resté proche, particulièrement doué pour la musique, demi de mêlée au C.O. il avait rejoint en 1944 le 12e dragon et sur le front des Vosges fut grièvement blessé au bras. Sa blessure l'ayant détourné de la carrière qu'il envisageait dans la musique, il fit des études de droit. Devenu avocat à Castres en janvier 1953, bâtonnier de l'ordre par deux fois en 1961-62 et en 1989-90, il avait accédé à l'honorariat en janvier 1993 après quarante ans de barrau.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons le décès le 15 février 2016 à l'âge de 79 ans de Daniel TELLIER. Venant de Saint-Omer, il avait été professeur de philosophie à "Jaurès" à compter de 1971 puis avait poursuivi sa carrière à la Borde-Basse. Une fois à la retraite, cet amateur de déplacement à vélo prouva, au sein de diverses sociétés culturelles, son attachement à l'art et à sa diffusion.

Jean-Émile VIÉ
1915 - 2015

Fils de Gustave Vié, sous-préfet de Castres de 1926 à 1930, le jeune Jean-Émile passa quatre années scolaires dans l'établissement qui venait alors de prendre le nom de Jean Jaurès. Il avait conservé de ces années castraises un vif souvenir. Présidant en 1977 notre banquet annuel, il avait témoigné de l'attachement qui le liait à ce passé.
Licencié en droit, diplômé de l'École des sciences politiques de Paris, Jean-Émile Vié effectue de 1936 à 1938 son service militaire. Ayant réussi en 1941 le concours de chef de cabinet de préfet, il entre en 1941 dans l'administration préfectorale et est affecté en Tunisie. Reconduit en France en 1943 par les Allemands qui viennent d'occuper la Tunisie, il intègre le ministère de l'Intérieur, il est en 1950 sous-préfet d'Autun puis l'année suivante directeur du cabinet du directeur général de la Sûreté nationale. De 1955 à 1961, sous la Quatrième et la Cinquième république, il se voit confier le difficile poste de directeur des Renseignements généraux. Préfet de la Marne en 1961, de la région Champagne en 1964, de la Loire-Atlantique et de la région des Pays de la Loire de 1967 à 1971, il est de 1972 à 1977 secrétaire général pour l'Administration des Départements d'Outre-Mer puis conseiller maître à la Cour des comptes jusqu'en 1984. Membre de la CNIL de 1983 à 1988, il avait présidé l'association du corps préfectoral et des hauts fonctionnaires du ministère de l'Intérieur.

Homme de caractère, profondément attaché à l'autorité de l'État, il avait manifesté sa réticence à l'égard de la décentralisation en publiant en 1982 La décentralisation sans illusion et en 1986 "Les sept plaies de la décentralisation". On lui doit aussi deux intéressants recueils de souvenirs : "Mémoires d'un directeur des Renseignements généraux" et "Un préfet au XXe siècle". Jean-Émile Vié était commandeur de la Légion d'honneur.

A. L.

Gérard LAVAL
1924 - 2015

Longtemps professeur de latin-grec-français de la classe de seconde, Gérard Laval a marqué plusieurs générations d'élèves. Dans sa classe ne régnait pas l'improvisation, il fallait suivre le programme toujours terminé avant la fin de l'année scolaire. Mais son art fut d'enseigner des matières arides sans les rendre trop fastidieuses. Il réussit ainsi faire découvrir à son auditoire de grands textes. À une époque où l'histoire littéraire occupait en cours de français une place importante, il sut à partir du fameux manuel Castex et Surer donner sur les 16e et 17e siècle des connaissances qui restèrent ancrées dans l'esprit de nombre d'élèves. Il ne suivit pas en 1973 les classes appartenant au second cycle, parties au nouveau lycée de la Borde Basse. Jusqu'en 1984, date de sa retraite, il choisit de poursuivre sa carrière au collège Jean-Jaurès, ayant en charge des classes de 6e 4e ou 3e.

Avant d'entamer en 1952 son professorat, Gérard Laval avait exercé dans notre établissement des fonctions de surveillant. Déjà, il apparaissait sur une photo du corps enseignant de l'année 1943-44 (que nous avions publiée dans le numéro spécial sur le centenaire de notre association). Et certains d'entre nous se souviennent que dans la salle de la Grande permanence on le voyait parfois penché sur des partitions. La musique fut en effet pour lui un élément essentiel de sa vie. On n'oublie pas la part qu'il prenait, lors de la fête du collège, dans les intermèdes où l'orchestre des élèves se faisait entendre. Succédant à son père, il dirigea L'Éveil Roquecourbain, formation vouée notamment à la musique d'harmonie et dont les concerts annuels n'ont pas cessé au fil des années de montrer à quel degré de perfection cet ensemble est parvenu. Âme de L'Éveil Roquecourbain pendant soixante ans, il a maintenu son existence, assuré son rayonnement et engagé sa pérennité puisque l'institut de musique Orphée, nouvellement inauguré à Roquecourbe, continue dans la voie qu'il a tracée.

Père de cinq enfants, il avait perdu son épouse en 1982. Ses obsèques ont été célébrées à Roquecourbe le 27 novembre en l'Église Saint-François.

A. L.